Document generated on 04/28/2024 9:53 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

L'amour et la guerre racontés aux enfants
Ils se marièrent et eurent beaucoup… et *Si tu veux être mon amie*

Patricia Belzil

Number 123 (2), 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24218ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Belzil, P. (2007). Review of [L'amour et la guerre racontés aux enfants : *Ils se marièrent et eurent beaucoup…* et *Si tu veux être mon amie*]. *Jeu*, (123), 10–12.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PATRICIA BELZIL

L'amour et la guerre racontés aux enfants

Ils se marièrent et eurent beaucoup...
TEXTE DE PHILIPPE DORIN. MISE EN SCÈNE : SYLVIANE FORTUNY, ASSISTÉE DE LAURE DUQUÉ ; ÉCLAIRAGES : VIOLAINE BURGARD ; COSTUMES : SABINE SIEGWALT ; MUSIQUE : CATHERINE PAVET ; CONSEIL À LA DANSE : CAROLINE ROËLANDS ; RÉGIE : BOUALEM BEN GUEDDACH. AVEC CAROLE GOT, PHILIPPE ORIVEL, CAMILLE VOITELLIER ET JÉRÔME WACQUIEZ. PRODUCTION DE LA COMPAGNIE POUR AINSI DIRE, PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 14 AU 25 FÉVRIER 2007.

Coup sur coup, le jeune public montréalais a été confronté à deux grands thèmes du théâtre (et de la vie) : l'amour et la guerre. Tout d'abord, à l'occasion de la Saint-Valentin, la Maison Théâtre recevait un petit spectacle au charme fou, présenté par la compagnie française Pour ainsi dire : *Ils se marièrent et eurent beaucoup*... d'enfants ? Peut-être, ou d'ennuis, ou d'agréments, au gré des fuites et poursuites auxquelles se livrent ici les protagonistes. Offrant une variation sur le thème de l'amour, la pièce de Philippe Dorin[1] met les mots au cœur de la relation amoureuse. Quand les yeux en disent trop ou pas assez, les mots viennent à la rescousse, comme rempart ou appât, permettant à loisir de se défiler ou d'attirer. Or, pour notre bonheur, l'auteur sait les manier, et tout le spectacle est un feu roulant de reparties suaves ou mutines, de dialogues à bâtons rompus, une valse rhétorique grisante destinée à séduire ou à éconduire.

La pièce suit un fil narratif léger : le Futur se morfond pour sa fiancée, partie à l'autre bout du monde. Mais puisque la terre est ronde, le console une autre jeune fille, le bout du monde est peut-être juste derrière lui... Fine raisonneuse, elle réussit à lui voler un baiser qui, espère-t-il, fera le tour de la terre pour se rendre jusqu'à celle qu'il aime. C'est le prétexte à une suite de pas de deux, jeux de l'amour et du hasard où les baisers, ceux qu'on prend, ceux qu'on vole, ceux qu'on donne, servent de monnaie d'échange ou de tentation, comme les friandises pour les enfants.

Quatre personnages, le Futur, le Cavalier (sans cheval), la Promise et la Fiancée, composent tour à tour des duos plus ou moins assortis, qui diront oui, le plus souvent, à la proposition amoureuse. Il faut saluer les jeunes comédiens, Carole Got, Philippe Orivel, Camille Voitellier et Jérôme Wacquiez, qui font virevolter ces échanges aux accents rohmériens. La fraîcheur de ton trouve écho dans la mise en scène pétillante de Sylviane Fortuny. En effet, si ce spectacle ravit l'oreille, l'œil n'est pas en reste : colorés, texturés, asymétriques, les costumes semblent dessinés par des enfants, avec la même dominance de rouge qui se retrouve dans le décor, comme ce majestueux rideau de velours ou encore cette toile suspendue qui apparaît pour créer un fond devant lesquels une saynète se joue, puis disparaît. L'espace est ainsi habilement structuré au gré du spectacle, sur une scène presque vide, où l'on peut toutefois échapper aux regards des curieux en sautant dans un buisson tentateur...

Ils se marièrent et eurent beaucoup..., spectacle de la Compagnie Pour ainsi dire (France), présenté à la Maison Théâtre à l'hiver 2007. Sur la photo : Caroline Got et Jérôme Wacquiez. Photo : Béatrice Legrand.

1. Paris, L'École des loisirs, 2005, 64 p.

Si tu veux être mon amie

TEXTE DE LITSA BOUDALIKA, À PARTIR DE LETTRES AUTHENTIQUES. ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE : JEAN-PHILIPPE JOUBERT, AVEC LA COLLABORATION DES INTERPRÈTES ; ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : SANDRA MATTE ; SCÉNOGRAPHIE ET ÉCLAIRAGES : JEAN-PHILIPPE JOUBERT ET CLAUDIA GENDREAU ; MUSIQUE : MATHIEU CAMPAGNA ; CONCEPTION VIDÉO : JEAN-FRANÇOIS VALDENAIRE ; COSTUMES : CLAUDIA GENDREAU ; IDÉE ORIGINALE : ÉVA SAÏDA. AVEC JEAN-PHILIPPE JOUBERT, OLIVIER NORMAND, ÉVA SAÏDA ET KLERVI THIENPONT. PRODUCTION DES NUAGES EN PANTALON, PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 28 FÉVRIER AU 11 MARS 2007.

Cela commence par une œillade et se termine par une valse. Comme toutes les histoires d'amour ? Que non, et le spectacle de Pour ainsi dire ne prétend pas le contraire. Sous couvert de quelques marivaudages désinvoltes, on aborde la question de l'instabilité des couples – dont les enfants font souvent les frais. Ainsi, un dialogue badin comme celui-ci ne peut être entendu par les jeunes qu'avec, en sous-texte, son poids de conséquences sur la famille : « Est-ce que tu partiras ? Ils finissent toujours par partir », s'inquiète la fille sur le point de donner son cœur au garçon, qui lui répond candidement : « On ne va pas commencer par la fin... » Parfois, explique un autre, notre amour est si grand qu'une seule fiancée ne suffit pas : il en faut deux, trois, quatre... À cette mauvaise foi du garçon, la fille opposera une énergique fin de non-recevoir. Bien sûr que l'amour est imparfait, et volage !... Mais il est par ailleurs si délicieux que personne ne laisse passer son tour quand il se pointe.

Amitié sous les pierres et les balles

L'amitié aussi a ses caprices. Pour un oui ou pour un non, le dialogue peut se briser. À plus forte raison quand, comme les personnages de *Si tu veux être mon amie*, on habite deux pays en guerre, qu'on ne peut échanger que par lettres et qu'on ne parle pas la même langue !... Voilà la situation limite racontée par la journaliste Litsa Boudalika à partir d'une correspondance bien réelle, dont elle est l'instigatrice. En effet, lors d'un reportage en Israël en 1987, elle met en contact une jeune Palestinienne et une jeune Israélienne, qui vont s'écrire pendant trois ans. La journaliste en a tiré deux documentaires et un livre[2], adapté ici à la scène par les Nuages en pantalon, compagnie fondée à Québec en 2001.

Pour expliquer en quelques minutes le conflit israélo-palestinien aux jeunes spectateurs, l'ouverture du spectacle mise sur une image simple et forte. Agenouillés devant un tas de cailloux, deux comédiens énumèrent les peuples qui se sont succédé sur cette terre, de conquêtes en persécutions, tout en divisant et déplaçant les cailloux. En entendant cette histoire complexe, on comprend que chacun, Juif ou Palestinien, peut en toute légitimité revendiquer son appartenance à cette terre.

Les premières lettres de Galit et Mervet datent de 1988, au début de la première Intifada : sur scène, des blocs de béton érigent un mur entre les fillettes. Au début,

2. Paris, Gallimard Jeunesse, 1992, 128 p.

elles parlent de leur famille, des taquineries de leurs frères, de leur rêves, comme toutes les filles qui amorcent timidement une nouvelle amitié. Elles s'intéressent au mode de vie de l'autre, si proche et pourtant étrangère. Ce sont leurs oncles, dont l'un est journaliste, qui leur servent de facteurs et de traducteurs, puis d'interprètes lorsque Mervet ira à Jérusalem rencontrer Galit, au bout de trois ans, une seule fois. Mais pendant ces trois années, la guerre s'intensifie, la haine monte autour d'elles, et en elles. Leur correspondance est marquée par de longs silences, ponctuée par des éclats de colère et d'incompréhension, au vu de la souffrance des leurs. Que le mal vienne de l'autre, de celle qui pourrait être une amie, que celui qui a tué fasse partie de sa famille, c'est plus que l'amitié peut supporter.

Si tu veux être mon amie, spectacle des Nuages en pantalon, présenté à la Maison Théâtre à l'hiver 2007. Sur la photo : Klervi Thienpont et Éva Saïda. Photo : Louise Leblanc.

L'état de guerre est bien rendu par la mise en scène de Jean-Philippe Joubert, avec des chorégraphies de marche militaire, des projections de chars et de soldats sur le mur de pierre en fond de scène – mur de l'hostilité et de l'incommunicabilité entre pays voisins, que devront franchir deux enfants. Symboles stigmatisés de cette guerre, des bottes de soldats et des pierres représentent les deux peuples ennemis et leur menace respective pour l'autre. Outre les héroïnes campées par Éva Saïda et Klervi Thienpont, dont l'interprétation – en partie à cause de la forme épistolaire – manque de naturel, deux comédiens (Jean-Philippe Joubert et Olivier Normand) interprètent, avec un jeu très corporel, les oncles, les frères, les soldats, en plus de jouer de la clarinette ou du violon.

Ainsi, la mise en scène parvient à dynamiser une pièce très narrative, avec peu d'interaction. Parfois, le texte se fait presque dialogue, lorsque les lettres récitées se croisent, chacune faisant écho aux interrogations de l'autre. Mais il s'agit avant tout de deux monologues parallèles, tentative de briser le dialogue de sourds de deux peuples. Or, cette tentative n'est qu'en partie réussie, et, lors de leur unique rencontre, le malaise est palpable ; là s'interrompt d'ailleurs leur correspondance, porteuse d'espoir sans doute, mais aussi témoin de l'immense défi que représente la paix entre ces peuples. **j**